

À vif,
avec un organisme défaillant ?

Mes allergies, mes opérations
et mes errances médicales.

Clara Desportes

Clara Desportes

À vif, avec un organisme défaillant ?

Mes allergies, mes opérations et mes errances médicales.

© Clara Desportes, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1962-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À vous mes lecteurs !

Après mon Tome un, je me suis lancée à nouveau dans l'écriture, ce projet a pris de l'ampleur. Je partage donc mon histoire avec un public qui, comme moi, possède un vécu difficile et continue d'avancer « quoi qu'il en coûte. »

« C'est notre vécu, celui que la vie nous a imposé. »

J'ai dû puiser profondément en moi et combattre, avec mes douleurs et ma fatigue extrême. Je pense à celles et ceux qui souffrent en silence, de maladies invisibles. Au-delà d'un fauteuil roulant, le regard des autres ne peut pas deviner les maladies auto-immunes et les douleurs que cache mon corps. Je ne me plains absolument pas. C'est simplement ma vérité, et le combat de tant d'autres dans l'ombre.

Il faut une force de caractère, de tempérament et de courage pour affronter le corps médical. Face à moi-même. peu importe le contexte de la douleur, qu'elle soit physique ou mentale.

En vous souhaitant une excellente lecture pleine de confiance et de compréhension.

Chapitre un : L'engrenage à vif. (1973-2007)

Tout a commencé pour moi en mille neuf cent soixante-treize. J'avais alors treize ans. Suite à la maladresse d'une copine, j'ai reçu un coup de trousseau de clés sur la bouche, ce qui m'a coûté une dent cassée. C'est ainsi que je me suis rendue pour la première fois chez un dentiste.

Il a dévitalisé ma dent afin de poser un pivot – une "dent avec une vis que l'on visse dans la racine". Malheureusement, ma racine étant fendue, la dent ne tenait pas, j'ai donc dû aller à l'hôpital chez un stomatologue pour l'extraire. Ce dernier m'a fait une anesthésie locale, une procédure tout à fait classique pour moi à l'époque. Par la suite, j'ai enchaîné avec les dents de sagesse : une dent par-ci, une dent par-là. Tout cela s'est déroulé avant mes dix-huit ans, en mille neuf cent soixante-dix-huit.

Puis un jour, rien ne s'est passé normalement. J'ai fait une violente réaction : une chute de tension brutale qui m'a fait sombrer dans l'inconscience.

Prise en charge et hospitalisée, je suis rentrée chez moi une fois mon état stabilisé.

C'est à la suite de cet événement que j'ai rencontré une allergologue.

Les tests aux anesthésiques locaux se sont révélés positifs. Le verdict est tombé : plus jamais d'anesthésie locale.

J'étais alors bien loin de me douter que mes soins dentaires se feraient désormais à vif. Je me souviens d'une fois mémorable où il a fallu plus d'un mois pour me dévitaliser une dent. C'était horrible. Je vous laisse imaginer la douleur fulgurante que l'on ressent lorsque l'on touche un nerf à vif...

J'ai pourtant continué à me faire soigner de cette façon. En deux mille sept, à l'hôpital sous anesthésie générale, j'ai fini par devoir me faire arracher les sept dents de devant, en haut, pour la pose d'un appareil. Ensuite, d'autres molaires et prémolaires ont subi le même sort, extraites à vif. On appliquait seulement un petit produit pour engourdir légèrement la surface de la gencive, mais je peux vous garantir que j'avais l'impression de faire un bond dans l'Histoire, au Moyen Âge, à l'époque des charlatans et des arracheurs de dents au milieu d'une

cour.

Heureusement, j'étais bien entourée pour m'aider à surmonter la douleur. Mais croyez-moi, j'en ai connu des rages de dents à vouloir me taper la tête contre les murs ! Je me revois encore, suppliant mon père à genoux de faire quelque chose : un coton imbibé d'alcool, un clou de girofle... À cette époque, il n'y avait pas grand-chose pour calmer la souffrance, et la douleur, elle, était bien présente.

j'avais déjà subi plusieurs anesthésies locales et générales sans aucun problème. C'est ce qui rendait la situation si incompréhensible.

En mille neuf cent quatre-vingt-cinq, de nouveaux tests sont devenus indispensables. J'attendais des jumeaux lors d'une grossesse qui s'est malheureusement révélée difficile et à haut risque. (Décrit dans le Tome un)

C'est face à l'imminence de cet accouchement à haut risque qu'on m'a fait passer de nouveaux examens pour envisager une péridurale. Le verdict est tombé, sans appel : les tests étaient positifs à quatre-vingt-trois, trente-trois pour cent à l'égard de la Procaïne et de la Xylocaïne. Pas de péridurale possible.

Les conclusions écrites de l'allergologue de l'époque résonnent encore en moi : « Ces tests sont assez démonstratifs. Je crois qu'à l'avenir, il faut être très prudent chez cette personne afin d'éviter toute anesthésie locale, et réaliser les gestes chirurgicaux sous anesthésie générale. Je propose donc, avant toute intervention sous anesthésie générale, de lui faire un test au Pentothal ou au Curare pour s'entourer de toutes les précautions, le tout accompagné d'un traitement antihistaminique et d'hypostamine durant quelques jours. »

Ce n'était pas rassurant du tout, mais j'étais enfin prise en charge. « Mon corps venait de m'adresser son tout premier signal, avertissement, j'ignorais que ce n'était que le début d'un séisme bien plus vaste, qui allait toucher une autre part de ma féminité, quelques années plus tard. »

Chapitre deux : Le naufrage entre accident, allergies et gynécologie. (1985-2006)

Le destin m'a rattrapée en mille neuf cent quatre-vingt-cinq. Mes antécédents médicaux ont nécessité une première opération en urgence absolue. J'ai été victime d'une rupture de kyste ovarien entraînant une hémorragie interne. Il faut dire que quelques mois seulement après la naissance de mon fils, j'avais fait une lourde chute dans mes escaliers. En dégringolant, mon instinct de mère a immédiatement pris le dessus : mon nouveau-né serré de toutes mes forces contre mon cœur, j'ai refusé de basculer en avant. Je me suis laissé tomber marche par marche sur les fesses, acceptant de briser mon propre corps pour faire bouclier et protéger mon bébé. Mon fils n'a rien eu, mais mes ovaires ont encaissé tout le traumatisme de cette descente brutale.

Sans le savoir, j'étais en train de me noyer dans mon propre sang. Ce dernier s'était coagulé et avait formé une membrane qui l'empêchait de s'écouler, me privant de tout signal d'alarme. Ce n'est qu'au bout de quelques jours, en me voyant dépérir, amaigrie, je me sentais partir.

Instinctivement, je suis partie déposer mes enfants à l'école, puis mon petit dernier chez ma belle-sœur. En la quittant, je lui ai lancé cette phrase étrange : « Je ne sais pas où je vais, mais j'y vais ! »

Je me suis alors rendue rapidement au service de gynécologie. Je ne saurai jamais ce qui m'a poussée là-bas plutôt qu'ailleurs, mais j'étais au bon endroit.

Le gynécologue, qui me connaissait très bien, sortait tout juste de son cabinet. En me voyant, il m'a tout de suite demandé ce qui m'amenait. Là, j'ai éclaté en sanglots, balbutiant mon ressenti, incapable de retenir ma détresse. Il m'a immédiatement fait entrer pour m'examiner.

Dès qu'il a commencé l'examen vaginal, il a reçu une giclée de sang. Face à ce choc, j'ai instantanément perdu connaissance.

Pour me ramener à moi, il a dû me donner quelques claques, tout en hurlant à sa secrétaire : « Préparez-moi un bloc d'urgence et contactez un deuxième chirurgien ! »

Pendant ce temps, complètement déconnectée de la réalité et ne mesurant plus du tout le danger, je me suis calmement rhabillée, prête à partir. En me voyant debout, mon gynécologue me dit :

— Mais... vous allez où comme ça ?

— Chercher mes enfants à l'école, ai-je répondu le plus naturellement du monde. (Un vrai gag rétrospectivement !)

— Vous restez là ! s'est-il écrié. Je vous fais une échographie tout de suite, et après, on opère !

Tel un automate, je me suis rallongée sur la table. En posant la sonde, le gynécologue a blêmi :

— Oh là là... Il y a du sang jusqu'au diaphragme !

Il était en panique totale. Je le sentais, il ignorait s'ils allaient réussir à me sauver, ni même ce qui provoquait un tel désastre.

Envahie par la crainte de ce qui m'arrivait, je lui ai dit :

— J'ai peur, docteur...

Et je vous le jure, sa réponse a été d'une honnêteté terrible :

— Moi aussi.

J'avais un pied dans la tombe. On m'a transportée en chambre dans un branle-bas de combat. Une infirmière restait fixée sur mes constantes, qui étaient au plus bas, tandis qu'une autre transmettait les informations en direct au bloc opératoire en pleine préparation.

Le gynécologue, lui, n'arrêtait pas de me tapoter les joues – c'est bon, j'ai compris le message... – en me répétant en boucle : « Reste avec nous Clara, ne t'endors pas ! »

Bref, je m'en souviens comme si c'était hier.

Pourtant, malgré mon état critique, j'ai eu un ultime élan de lucidité pour réussir à joindre mon mari au téléphone.

Je lui ai lâché d'une traite : « Chéri, il faut que tu viennes tout de suite. Ils m'opèrent en urgence, mais je ne sais même pas de quoi... »

Je n'ose même pas imaginer la panique indescriptible que j'ai jetée dans le cœur de mon homme à ce moment-là.

Moins d'un quart d'heure plus tard, j'étais sur la table, opérée en urgence par deux grands chirurgiens gynécologiques. Tout s'est bien passé, et je sais aujourd'hui qu'ils m'ont sauvé la vie.

Dix mois plus tard, en mille neuf cent quatre-vingt-six, je me suis vue hospitalisée à nouveau pour kyste ovarien, sous surveillance, échographie tous les jours durant la semaine, pour mesurer l'évolution des kystes avant leurs ruptures.

Puis le lundi mon gynécologue devais m'opérer, ne pas prendre de risque.

Sauf que le samedi je sonne pour appeler une infirmière, celle ci arrive et là je lui dis – je perds du sang.

Sur ce, elle prévient un gynécologue, il me fait une échographie et me dit – bon ben on va devoir vous opérer, vous avez une rupture kystique à nouveau.

Bon je savais que je devrais être opérée, mais c'était prévu pour le lundi. Bon ce sera fait.

Une fois de plus l'équité médicale à été super.

Le lundi mon gynécologue passe me voir en me disant – alors vous vous pouvez pas attendre !

Je lui répond avec grand sourire – c'est pas moi, ce sont mes ovaires lol, il me t'apote la jambe avec un bon sourire et sort de la chambre.

Ma vie à repris normalement avec mes deux grand, mais voilà qu'elle a à nouveau basculé encore une fois, suite à un accident de voiture, survenu en mille neuf cent quatre-vingt-huit.

Alors que je circulais en ville, je me suis arrêtée à un cédez-le-passage. C'est à ce moment précis qu'une voiture m'a percutée de plein fouet à l'arrière, lancée à environ quatre-vingts kilomètres-heure. Le choc a été d'une violence inouïe. Refusant de céder à la panique, j'ai détaché ma ceinture. Mais en voulant m'extraire de mon véhicule, une vive douleur a traversée ma colonne vertébrale. Me pensant solide, j'ai décidé de n'en pas tenir compte sur l'instant.

Nous avons rempli le constat à l'amiable, puis je suis rentrée tant bien que mal chez moi, assaillie par des douleurs de plus en plus importantes au niveau des cervicales et de violents maux de tête.

Heureusement, un voisin pompier est passé nous rendre visite peu de temps après. Dès qu'il a posé les yeux sur moi, son instinct professionnel a pris le dessus : il m'a immédiatement prise en charge et a contacté les urgences, car j'étais littéralement en train de basculer dans l'inconscience. Transportée

rapidement à l'hôpital, les examens approfondis ont malheureusement démontré de graves lésions neurologiques et cervicales.

De là, je suis rentrée chez moi. Mais mon corps n'avait pas dit son dernier mot. Petit à petit, en l'espace de quelques jours, j'ai déclenché de sévères et terrifiantes crises de spasmophilie et de tétanie, allant jusqu'à l'étouffement par avalement de la langue. Totalelement démuni et affolé face à cette situation critique, mon mari a de nouveau appelé notre voisin à l'aide.